

« Notre pays » après le grand cataclysme, vu de la France

Shintaro YUZAWA

L'expérience du grand cataclysme qui a frappé le Nord Est du Japon il y a un an, le 11 mars, a été vécue par tous les Japonais comme une véritable expérience de l'« anéantissement ».

Le tsunami qui a entièrement détruit les côtes du Pacifique de la région Nord Est a causé la mort de près de 20 000 personnes. Je pense à ces personnes décédées, et à tous ceux qui ont perdu leurs proches, perdu leurs maisons, et aussi à des dizaines de milliers de personnes qui vivent dans des refuges à cause de la contamination radioactive due à l'accident nucléaire de la centrale nucléaire Fukushima Daiichi.

Je pense à ceux qui se sont rendus, au risque de leur vie, dans les villes détruites par le tsunami pour porter secours aux sinistrés. Et je pense à tous ceux qui ont risqué et continuent de risquer leur vie afin de maîtriser l'accident nucléaire. Malgré les catastrophes, malgré la perte de leur famille et des amis, les gens continuent à vivre en s'entraïdant, en se montrant pleins de sollicitude envers les autres. Voir les Japonais se soutenir mutuellement nous a vraiment donné de l'espoir.

Concernant la politique de l'énergie nucléaire, je souhaite qu'un débat soit mené à fond, d'une manière rationnelle. Pourquoi la mémoire de la misère à Hiroshima et Nagasaki n'a-t-elle pas empêché la construction de 54 réacteurs nucléaires au Japon ? Au surplus, le Japon est entré probablement en période d'activité sismique. Si nous écoutions la voix des mères de Fukushima, nous comprendrions notre responsabilité de combattre le « mal » : L'histoire ne doit pas se répéter.

La puissance technologique et économique nous fait oublier que nous sommes des êtres « périssables ». Et elle fait perdre à l'homme le « sens » de son existence. Or ce grand cataclysme a montré que cette puissance est complètement impuissante devant les forces terribles et implacables de la nature.

L'image qui est restée dans mon cœur, c'est celle d'une vieille femme en train de joindre les mains devant la ville réduite en débris, détruite de fond en comble par le tsunami. Aujourd'hui, au Japon, à travers la grande affliction, quelque chose de vraiment sacré est en train de se produire dans l'Histoire du Salut.

J'ai compris que je dois remettre en cause radicalement le « sens » de toutes choses, à partir de l'origine de la littérature japonaise. C'est ainsi que je fus amené à réinterroger la tradition du chant de deuil qui existe dans les poèmes de la première période de *Man'yōshū*¹. (Trad. de René SIEFFERT)

¹ *Man'yōshū* : Le plus ancien recueil de la poésie japonaise (vers 760). La première période couvre l'époque préhistorique ou légendaire jusqu'à l'époque de la fondation du pouvoir centralisé (vers 670).

*Mon seigneur parti
longs jours se sont écoulés
dans la montagne
vais-je aller le rejoindre
ou bien attendrai-je encore*

Shizuka SHIROKAWA² explique dans son ouvrage *Man'yōshū de la première période* que cette visite de la montagne signifie l'accueil de l'âme du défunt : Ainsi, ce poème est un chant de deuil. Son sens dépasse l'expression d'un sentiment personnel, telle que celle d'un sentiment de perte. Il s'agit d'un rituel incantatoire, appelé « Tamafuri ».

« Tamafuri » est composé du mot « Tama » (l'âme), et du verbe « Furu » (Toucher) : C'est faire en sorte que les âmes se touchent. Mais il peut venir aussi du verbe « Fuyu » (se multiplier) : Faire en sorte que les âmes se multiplient.

Ainsi explique-t-il que ce chant de deuil a la signification d'un rituel de la régénération de la vie. Pour les Japonais, la « vie » signifie avoir des liens véritables les uns les autres, avoir des contacts de l'âme à l'âme. Et cette « vie » dépasse la frontière entre les vivants et les morts.

Il explique également le sens de l'expression « Je ne me lasse pas de voir » qui est très fréquente dans les poèmes de la première période de *Man'yōshū* : C'est l'Esprit de la Terre qui invite les hommes à « contempler le pays ». En réponse à cette invitation, les hommes prient pour la pérennité des montagnes et des rivières, et ils louent la permanence du pays dans le rituel incantatoire de « Tamafuri ». Car l'existence du pays est fondée sur la circulation de l'âme entre la nature et les hommes.

*et telle la rivière
qui jamais ne tarit
telles ces montagnes
qui toujours plus haut s'élèvent
près des eaux rapides
le Palais de la cascade
ne me laisserai de voir*

La rencontre entre les personnes, la relation interpersonnelle est le lieu où se manifeste le « sacré ». Et c'est là que se trouve la « patrie » pour tous les hommes.

C'est seulement en regardant en face l'« anéantissement » que ce qui est absolument « impérissable » se manifeste à nous. Dans la Bible, face aux dirigeants « qui font de la duplicité leur abri », le prophète Isaïe annonce cet oracle : « la destruction de tout le pays est décidée » (Isaïe 28). Devant le fléau déchaîné, notre seul abri, notre ultime espoir, c'est Jésus-Christ qui est au milieu de nous.

Paris, le 20 février 2012

² Shizuka SHIROKAWA (1910 - 2006), spécialiste de l'écriture et de la littérature chinoise ancienne, il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur *Man'yōshū*.